

Entretien avec Gonçalo M. Tavares, invité vedette du salon littéraire du CLAE

# «Mon espace est celui du texte»

L'écrivain portugais a offert 24 de ses poèmes pour une publication trilingue sous le titre «Pedra, Pierre, Steen»

INTERVIEW: SONIA DA SILVA

«Apprendre à prier à l'ère de la technique» (prix du meilleur livre étranger en France) est le roman coup de poing qui l'a révélé sur la scène littéraire francophone. Dans cet opus dérangeant et rédigé à l'encre noire, il s'immisce dans le cortex de Lenz Buchmann, personnage dont tout acte est pure stratégie. Entretien avec l'auteur Gonçalo M. Tavares, qui sera l'invité vedette du salon littéraire du CLAE organisé ce week-end à LuxEXPO.

■ «Apprendre à prier à l'ère de la technique» est un livre exigeant, au contenu redoutable. Qu'est-ce qui a présidé à cette «claque» littéraire?

C'est une image qui est à l'origine de ce roman: je voyais une personne à côté d'une machine industrielle qui tentait de prier. L'image qui s'est cristallisée de cette scène est celle d'une compétition entre le bruit de la machine et celui de l'oraison, comme s'il y avait là une lutte. L'interrogation latente dans ce livre, jamais formulée explicitement, est la suivante: comment faisons-nous pour prier de nos jours? Un tel acte, dans sa forme originelle, fait-il toujours sens au regard des mutations de notre environnement? Pour mon personnage Lenz Buchmann, à la limite du fascisme, la religion est une faiblesse; il s'en écarte car elle constitue à ses yeux un émoullent, alors qu'il est en quête de la force et de puissance. D'où aussi son revirement professionnel: alors que chirurgien, il pouvait par un geste clinique sauver une vie humaine, il va devenir politicien afin de déterminer l'avenir de milliers de personnes.

■ Votre parcours est pour le moins éclectique: vous venez de clôturer un doctorat en épistémologie après avoir étudié la physique, le sport et l'art. A l'âge de 31 ans vous publiez quatre livres quasiment en même temps. Dix ans plus tard, au regard de la richesse et de la construction de votre oeuvre, il appert que votre entrée en littérature ne s'est pas faite sur un coup de tête...

J'ai immensément écrit depuis l'âge de mes 20 ans. Pendant plus d'une décennie, je lisais et écrivais tous les jours énormément, me réveillant très tôt le matin pour m'adonner à ce double exercice, de sorte que j'avais déjà énormément de livres en gestation lorsque j'ai commencé à publier. Je ne voulais pas franchir le pas avant trente ans afin de bénéficier d'une certaine distance. En somme, les fondations étaient déjà bien là.

■ «Fondations» dites-vous. Or la dimension architecturale est très présente dans votre oeuvre: non seulement vous la construisez méthodiquement en classant vos différents matériaux par genres mais vous avez aussi commencé à rédiger une série de recueils de saynètes fédérées sous l'intitulé «Le Quartier» («O Bairro»). D'où vous vient cette approche?

Je pars du principe que le livre vaut par lui-même mais qu'il est aussi lié aux autres, comme les briques d'une maison. «O Bairro» est l'exemple de livres liés entre eux. Je parlais tantôt des fondations que constituent la lecture et l'écriture avant de pouvoir passer à l'étape de la publication parce que comme pour l'édification d'une maison, il faut d'abord creuser. Ce processus de construction n'a eu de cesse de me fasciner: petit, j'ai très tôt réalisé, en observant les chantiers de mon père ingénieur, que pour ériger une maison il faut d'abord creuser un trou. C'était un apprentissage: j'ai retenu qu'il fallait des mois et des mois avant d'arriver au niveau zéro et voir émerger les prémices d'un volume. En ce sens, j'aime dire métaphoriquement que ma phase d'apprentissage fut un temps de fondations.

■ Et, pour continuer à filer la même métaphore, quel palier considérez-vous avoir gravi aujourd'hui dans votre carrière?

Je l'ignore... Peut-être suis-je en train de construire plusieurs maisons à la fois, à l'image de ce «quartier». Il y a en effet les maisons de «O Bairro», mais aussi celles de mes romans, et d'autres encore... Je crois que c'est un travail d'expansion plutôt que d'édification: oui, c'est globalement un processus d'urbanisation. L'idée qu'aucun des chantiers en cours n'est définitivement achevé est pour me séduire...

■ Comment avez-vous conçu le projet «O Bairro», qui réunit dans un même quartier des écrivains que vous vénerez?

L'idée a germé au fil de l'écriture. Lorsque le premier de la série est sorti, «Monsieur Valéry», je n'avais aucune idée du quartier, même après «Monsieur Henri». Mais avec «Monsieur Brecht» et «Monsieur Calvino», deux maisons ont émergé. Graduellement, d'autres personnages sont apparus, et aujourd'hui le quartier est peuplé d'une quarantaine de personnages. Ces textes sont d'ailleurs agrémentés d'esquisses qui sont à considérer comme autant de pensées stimulant la réflexion.

■ Vos romans oscillent entre fiction et essai, la série «O Bairro» est une compilation de saynètes, le dernier livre que vous venez de publier au Portugal, «Uma viagem à Índia» («Un voyage en Inde») est une épopée un peu hybride calquée sur les «Lusiadas». Voulez-vous échapper à toute classification générique?

J'écris en toute liberté, sans penser en termes de genre. Et lorsque je sens que le texte est terminé, il m'est difficile de le ranger dans les classifications classiques. J'aime à dire que j'écris un «texte» parce que ce mot fédère tous les genres à la fois et appelle donc l'ambiguïté. En somme, mon espace est celui du texte.

■ Vous préoccupez-vous davantage du fond que de la forme?

Gonçalo M. Tavares: «J'écris par nécessité – c'est un besoin physique».  
(PHOTO: EDITIONS HAMY)



Probablement, bien que la forme me soit très chère. Disons que je ne cherche pas à suivre une tradition littéraire. C'est comme commencer à écrire en sachant où on va s'arrêter... J'ai coutume de dire que je commence par écrire par l'alphabet, celui-ci étant la base.

■ Même dans vos romans, vous adoptez une forme d'écriture très fragmentaire, le lecteur étant invité à passer au «chapitre» suivant au

bout de deux à trois pages. La densité du texte exige-t-elle cette respiration particulière?

J'aime naturellement l'idée de fragment, d'un bout de texte qui est en continuité et qui à la fois peut se suffire à lui-même. Du moins j'espère que le lecteur sait goûter à l'autonomie de ces chapitres.

■ Quant au fond, les thèmes les plus récurrents sont le pouvoir, la

force, l'instinct, l'irrationalité, le corps... Comment expliquer cette obsession vitaliste?

Ce sont à mon sens des thèmes universels, ils renvoient à l'être humain. Ce qui m'enthousiasme, c'est d'observer le comportement des gens, la folie ordinaire, les petits agissements irrationnels, les états d'excitation, les angoisses existentielles... tout ce qui depuis des millénaires est motif de fascination

chez l'homme. Il est évident que mes livres prennent leur source depuis un état d'inconfort, de rage même. Par exemple, mes romans qui sont fédérés sous l'intitulé «O Reino» («Le Royaume») sont empreints d'un regard noir mais dénués de jugements de valeur. Ce regard noir trouve certainement son contre-point dans la série «O Bairro», univers plus lumineux, plus familial et plus apaisé que «O Reino», chargé d'une obscure violence.

■ Outre vos lectures, qu'est-ce qui nourrit votre écriture?

La réalité quotidienne et ma propre vie nourrissent mes livres. Certaines images violentes telles que celles de la récente catastrophe au Japon germent dans mon esprit et génèrent des textes. Ceux-ci ne dépendront pas des faits, car mon mode d'écriture n'est pas réaliste, mais ces images se décanteront d'une manière ou d'une autre. Par ailleurs, j'aime beaucoup le cinéma et le théâtre contemporain. Tout peut être source d'inspiration.

■ Pensez-vous au lecteur lorsque vous prenez la plume?

Non, je ne pense pas que ce soit une bonne prédisposition. Pour ma part, j'écris par nécessité – c'est un besoin physique qui lorsqu'il ne me vient pas naturellement me pèse. Ce que je trouve intéressant, c'est qu'il y a des lecteurs qui entrent dans mon oeuvre par des voies différentes: certains lisent mon dernière livre, une épopée donc, d'autres commencent par la série «O Bairro», d'autres encore par les romans. J'aime l'idée que différentes portes d'entrée sont possibles pour se familiariser avec mes écrits.

■ A l'occasion de votre venue au Grand-Duché, vous avez cédé les droits de 24 de vos poèmes au bénéfice de la publication d'un recueil trilingue (portugais, français et luxembourgeois) intitulé «Pedra, Pierre, Steen». En quoi cette aventure éditoriale vous a-t-elle convaincu?

J'aime immensément l'idée que chaque langue a le droit et le devoir de traduire, de s'approprier les textes dans sa propre langue. Je songeais même à faire traduire la série des «Messieurs» en luxembourgeois, même si cette traduction n'aurait pas le même impact que la version française...

■ Jeanne Moreau aurait manifesté auprès de Viviane Hamy, votre éditeur en France, pour une lecture de ce texte sur scène?

Cette marque d'intérêt me flatte d'autant plus que Jeanne Moreau est un mythe du cinéma français, qui a marqué l'imaginaire de nombreuses personnes. Le fait qu'elle se soit enthousiasmée à la lecture d'un de mes livres, au point d'en envisager une lecture sur scène, me ravit au plus haut point!

## Rencontres au Salon du livre et des cultures

Le onzième Salon du livre et des cultures est réalisé dans le cadre du Festival des Migrations. Des rencontres littéraires avec 34 auteurs sont organisées du 19 au 20 mars:

**SAMEDI, 19 MARS**

- Sokhna Benga (Sénégal) à 14 heures (salle 2)
- Pius Alibek (Catalogne-Irak) à 14 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)
- Fahrudin Sinanovic et Isnam Taljic (Bosnie) à 15:30 heures (salle 2)
- Jadwiga Staniszkis (Pologne) à 15:30 heures (1<sup>er</sup> étage)
- María Toledano (Espagne) à 15:30 heures (salle 3)
- Jean Portante (Italie-Luxembourg) et Anna Maria Galeota (Italie) à 16:30 heures (terrasse du salon)

- Máxim Serranos Soler (Catalogne-Luxembourg) à 17 heures (salle 3)
- Gonçalo M. Tavares (Portugal) à 17 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)
- Pippo Della Corte (Italie) à 18:30 heures (salle 2)
- José Maria Pimentel (Angola) à 18:30 heures (salle 3)
- Redžep Nurovic', Fehim Kajevic', Goran Samardžic, Husein Haskovic', Faiz Softic', Safeta Osmicic, Sead Ramdedovic et Remzija Hajdarpašića (Bosnie) 18:30 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)
- DIMANCHE, 20 MARS**
- Hossaïn Bendahman et Taïeb Ferraldji (France) à 14 heures (salle 2)
- Martín Roldán Ruiz, Miriam R. Krüger et Teresa Ruiz Rosas (Pérou) à 14 heures (salle 3)

- Guy Rewenig (Luxembourg) à 14 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)
- Sara Yalda (Iran-France) à 15:30 heures (salle 3)
- Fabio Geda (Italie) à 15:30 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)
- Lucie Bertovic Sutera (France-Luxembourg) à 16 heures (terrasse du salon)
- Miriam Martínez López (Mexique) à 17 heures (salle 3)
- Gani Azemi (Kosovo-Belgique), Eden Babai et Albert Nikolla (Albanie-Belgique) à 17 heures (salle 1<sup>er</sup> étage)

Voir aussi le programme du Festival des Migrations en pages 32-33.